que littéraires, du christianisme latin. Elle invite à exprimer à W. THIELE et à G. FREDE, à tous leurs collaborateurs aussi, la profonde gratitude de tous les chercheurs ; cette reconnaissance va aussi à tout l'Institut de Beuron, et à ses autorités de tutelle, qui savent accueillir en toutes circonstances avec la plus grande courtoisie tous les chercheurs venus travailler sur les fichiers de la *V. L.* — et en particulier les étrangers.

Jacques FONTAINE.

Éditions diverses.

Fabula togata. I frammenti. I : *Titinio e Atta.* Introd., texte, trad., comment. et index par T. GUARDÌ (Líthoi, Testi antichi e medievali, 2) : Milano, Jaca Book, 1985, 204 pages.

Voici la troisième édition des fragments de la *togata* dans l'espace de cinq ans, après celles de DAVIAULT, Paris, 1981, et de LÓPEZ, Salamanque, 1983. Ne connaissant pas cette dernière, l'auteur justifie la sienne en affirmant que la première est tout à fait insuffisante du point de vue de la métrique et de la critique textuelle (11). Pour ce qui est du suffisant, dans ce premier volume (Titinius et Atta), l'auteur a bien ménagé ses arrières. Là il partage un vieux péché mignon de la philologie, cher surtout aux herméneutes et aux archéologues, qui consiste à rapprocher tout ce qui est rapprochable (et souvent ce qui ne l'est pas), en s'emparant du moindre prétexte analogique. Ainsi M. GUARDÌ, partant de l'hypothèse que le *Barbatus* de Titinius reflétait le conflit des générations du temps de Caton, remplit une longue page (104/105) de citations qui ne nous apprennent rien sur la pièce en question. Ainsi M. GUARDÌ nous fournit une liste exhaustive de sources sur l'œnophilie des femmes en Grèce et à Rome (135/136), et cela dans l'intention d'illustrer un fragment où il n'est pas explicitement question de vin, mais plus probablement d'une drogue que l'on administre à une femme enragée. Ainsi M. GUARDÌ nous renseigne généreusement sur la fortune dans la critique moderne de l'hiatus en césure dans le sénaire plautinien (163), ou sur l'emploi du topos *arare ceram* = écrire, par un poète italien du siècle dernier (170).

Bien entendu, cette érudition superflue ne change en rien la valeur de l'édition. L'auteur a étudié minutieusement chaque fragment en essayant toujours de rester fidèle à la tradition manuscrite (notamment là où elle a été contestée antérieurement : Tit., 8, 20, 46, 48), en fournissant des arguments convaincants dans les rares occasions où il corrige (Tit., 164) ou transpose (Atta, 17) un mot, en avouant qu'un schéma métrique qu'il adopte est peu plausible plutôt que d'altérer le texte (Tit., 20/2). Mais il adopte la mutilation traditionnelle du mot *homo* dans le sénaire iambique fautif *formicae pol persimilest rusticus homo*, Tit. 36 — car il enfreint la loi de BENTLEY-LUCHS — au lieu d'en faire le premier pied du vers ou du vers suivant. L'auteur a recueilli dans son apparat critique les corrections et les conjectures de tous les érudits antérieurs, de façon que le lecteur puisse facilement comparer les différentes solutions que la critique textuelle a apportées au fragments en question. L'auteur a produit un riche commentaire exégétique, où il évite sagement d'imaginer l'intrigue des pièces, où il explique

le contenu de chaque fragment par rapport à la réalité contemporaine, où il offre des analyses linguistiques et métriques approfondies qui justifient ses interprétations. L'auteur a ajouté un fragment nouveau (Tit. 180 : *tute ulciscebas raptorem*) à ceux qui composent le corpus traditionnel de la *togata*. L'auteur, enfin, propose, face au texte latin, la première traduction italienne des fragments, qui, dans les limites imposées par sa nature, garde une saveur théâtrale très fraîche, très romaine, très proche de celle de l'original.

Mais, si l'édition est suffisante, l'introduction ne l'est pas. C'est dans l'introduction que l'on attendrait une étude approfondie de la question la plus importante concernant la *togata*, son origine. L'auteur, comme tous ses devanciers, rejette sans explication le témoignage incontournable de Donat (*De com.*, V, 4 : ... *apud Romanos certum : et* [*est?*] *comoediam et tragoediam togatam primus Liuius Andronicus reperit*), car ils partagent tous l'idée reçue mais aucunement appuyée par les textes que ce que Livius a inventé, c'était la *palliata*. En — 240, Livius a adapté une pièce grecque à la structure d'un spectacle romain, la *satura* (Tite-Live, VII, 2, 8). Il a joué ce spectacle habillé d'une toge (*C. G. L.*, Goetz, V, 181, 7 : *Romae tragoedias comediasque primus egit idemque eciam conposuit Libius Andronicus duplici toga infolatus*), et sans masque (Diom., *A. G.*, 489 K : *antea itaque galearibus, non personis utebantur*), c'est-à-dire à la romaine. Il n'a donc pas introduit des personnages grecs sur la scène romaine, il les a romanisés en créant ainsi la *togata* (Diom., *A. G.*, 489 K : *initio togatae comoediae dicebantur*). Mais l'influence grecque a été chaque fois plus grande, et des personnages en *pallium* sont montés sur la scène. Ainsi est née la *palliata* — sans doute de la main de Névius — qui est devenue de plus en plus grecque, tandis que la *togata* a consolidé sa forme romaine : en — 219 le premier auteur spécialisé dans la *togata*, Titinius, est déjà actif (Lyd., *De mag.*, I, 40 : τὸ τετίνιος [τότε Τιτίνιος Fuss ; τότε Λίβιος Reuvens] ὁ Ῥωμαῖος κωμικὸς, μῦθον ἐπεδείξατο ἐν τῇ Ῥώμῃ. La lecture de Reuvens, acceptée par Guardì, 18, est inadmissible, car Livius n'était pas romain et il n'était pas distingué comme auteur de comédies).

Ces faits montrent qu'une édition des fragments de la *togata* doit inclure ceux d'Andronicus et une bonne moitié de ceux de Névius, ce que tous les éditeurs jusqu'ici ont omis de faire. Peut-être M. Guardì, qui a choisi de publier son édition dans deux volumes, nous régalera-t-il d'un troisième. En tout cas, le prochain éditeur devrait également faire référence à la seule *togata* conservée, bien qu'appartenant à une autre époque, le *Querolus*. Et, surtout, on attendra de lui ce qu'on a le droit d'espérer de tous ceux qui démembrent Ribbeck sans arriver à produire une édition complète de tous les fragments dramatiques latins : qu'ils gardent sa numérotation, car les nouveaux ordres qu'ils adoptent ne changent guère la connaissance du contenu des fragments et des pièces (*err.* : 19 *Parega*, 80 *hanc*, 105 *leo*, 117 Questi, 141 *latino*).

P. Hernúñez.

VARRON, *Satires Ménippées*, 7 (*Lex Maenia-Marcipor*), éd., trad. et comment. par Jean-Pierre CÈBE : École française de Rome, 1985, p. XIX à XXIX, 1085 à 1279, A à O.

Plus que tout autre peut-être, le texte des *Satires Ménippées* de Varron suscite l'image d'un champ de ruines, plus exactement celui d'un chantier de fouilles presque vide ; c'est là, par excellence, que brillent l'érudition et la dextérité de l'archéologue : il fait sous nos yeux s'élever des bâtiments ordonnés, et va jusqu'à rétablir le détail d'une mosaïque ravagée. C'est à ce labeur de longue haleine que s'est attaché J.-P. CÈBE depuis 1972. Établir solidement le texte, le commenter, préciser la figure de Varron, voilà une tâche vraiment ardue, en dépit du nombre important, et de la qualité des exégètes qui s'y sont essayés depuis plus de quatre siècles. L'entreprise justifie les 200 pages de commentaires pour la centaine de lignes qu'occupent les *Men.*, de *Lex Maenia* à *Marcipor*[1]. La maigreur même du texte varronien a provoqué des conjectures infinies, humus fertile pour de nouvelles discussions, dans le dédale desquelles il n'est pas désagréable de suivre le savant moderne.

J.-P. CÈBE est d'ailleurs très bien armé pour une telle expédition. Il tient à jour une ample bibliographie (e. g. p. 1183 TURCAN, HAUDRY), fort respectable, dont il serait assez injuste de critiquer le caractère forcément incomplet (ainsi p. 1161, à propos d'éventuelles prières muettes, il était utile d'exploiter Thomas KÖVES-ZULAUF, *Reden und Schweigen* ; on s'étonne de ne pas voir mentionné *Der Kleine Pauly*). On ne relève que très peu de négligences formelles : p. XX, « DAHLMANN 6 » renvoie à une étude de ce savant dans *A. N. R. W.* de 1973 ; mais l'indication du tome et du volume seraient bienvenues. Il serait sûrement plus instructif pour l'amateur de lire « ROEPER 1854 » que « ROEPER 1 ». C'est sans doute le rayon linguistique qui est le moins bien fourni dans la bibliothèque de J.-P. CÈBE : trop souvent il ignore les travaux originaux, se contentant des usuels ou du relais commode que lui offrait la thèse de Lucienne DESCHAMPS, très utilisée, parfois critiquée.

Car cette immense documentation est traitée avec une saine rudesse ; il est question des « élucubrations » antérieures (p. 1139), d'hypothèses « misérables », « ridicules » ou « absurdes » (p. 1157), de traductions « pour le moins saugrenues » (p. 1185) de « suppositions incongrues » (de J. COLLART, p. 1226), d' « exégèses ahurissantes » (p. 1240), etc...

J.-P. CÈBE reconnaît d'ailleurs à l'occasion certaines erreurs qu'il a commises lui-même dans un des volumes antérieurs (p. 1106). On est donc invité à poser très franchement la question : quelle appréciation porter sur ce « Varron 7 »? Le texte même des *Men.* a été constamment amélioré au cours des siècles. J.-P. CÈBE le signale, rendant à chacun son dû. Et lui-même apporte souvent sa pierre à l'édifice ; son interprétation de *Men.*, 245, rend toute sa portée à la pointe finale *caue attigeris hominem* (le misanthrope sera puni par l'isolement où les hommes le laisseront). Mais quelquefois le texte

1. Et encore le texte attribué à Varron est-il parfois généreux. Ainsi 242 (243 BUCHELER) tiré du commentaire de Porphyrion aux *Sat.* d'Horace, fournit, à compter juste, 4 mots seulement de Varron, sur les 4 1 /2 lignes rapportées.

est tellement trituré (e. g. *Men.* 240, p. 1116 sq.) qu'on reste sceptique devant un commentaire même brillant. Pour *Men.*, 246, *uiticarpiferis* est quand même très surprenant. Je n'accepte pas tout à fait, pour ma part, la traduction ni l'explication de *Men.*, 256 (= Büch., 267) : *et cum corrigia disruptast, enatare cum reliqua, pedem paenula scortea pertegere* : « et quand un lacet s'est rompu, se tirer d'affaire avec celui qui reste, couvrir son pied d'une couverture de cuir », texte p. 1150 ; comment. 1185). Admettons le texte, qui est de Bücheler. On peut penser avec J.-P. Cèbe que Varron se moque de la superstition selon laquelle la rupture d'une courroie (d'un lacet) est un fâcheux présage et qu'il conseille une conduite réaliste. D'accord ; cependant *reliqua* ne signifie pas « le lacet qui reste » mais « ce qui reste de la courroie ». D'autre part, dans un tel incident, d'où sortirait-on une « couverture de cuir »? Il s'agit simplement de resserrer avec la courroie, même raccourcie, les deux parties de l'empeigne ; le pied reste ainsi recouvert et l'on ne perd pas sa chaussure (cf. les représentations de *calcei patricii*).

Des points d'interrogation subsistent, qui s'en étonnerait? Ou quelques inadvertances. Il est désuet de citer Pline, *N. H.* avec trois chiffres (et pour *N. H.*, il y a des traductions plus récentes que celle de Littré, p. 1188, n. 220). *Humanum fellasse* représenterait une clausule – – / – – ; pourquoi pas – – – / – ⏑ qui s'accorderait mieux avec l'*accentus*? (p. 1198). La justification de *syrus* « balai » (p. 1255) est un peu courte : elle s'appuie seulement sur Forcellini qui s'appuie lui-même sur ce passage de Varron ! *Spatula*, p. 1263, devient *spatule* p. 1221. Le commentaire grammatical est souvent pusillanime : est-il utile, à ce niveau, de renvoyer au manuel de P. Monteil pour étayer l'abrègement iambique de *homo* (p. 1129)? L'expression de « nominatif absolu » est impropre (p. 1140). Inutile de se mettre à l'abri de L. Deschamps pour avancer que *disrumpo* est analogique de *dispono* ; c'est l'*opinio communis* ! (p. 1187). Dans *dulcem aquam bibat salubrem*, il n'y a pas « deux épithètes » contrevenant à l'usage classique de la coordination (p. 1189) et cela ne signifie pas « l'eau savoureuse et salubre » mais « une eau douce, qui est salubre ». Il faut rendre à J. André ce qui lui appartient (à propos de l'apophonie dans certains emprunts au grec, p. 1263), etc...

La traduction proposée par J.-P. Cèbe est exacte et fidèle mais elle pèche parfois par une certaine platitude, ou par un excès de servilité à l'égard de l'original. Par exemple *Men.*, 245, « Seul roi, seul orateur », etc..., rend en apparence très exactement *Solus rex, Solus rhetor*, etc... ; et pourtant le texte latin n'est pas transposé d'une façon juste. Tous les commentateurs s'accordent pour voir ici une raillerie contre l'un des paradoxes stoïciens. Disons donc conformément aux habitudes du français « seul, il est roi »... ou bien « il est seul roi »... avec un « il » qui annonce le mot de la fin : « garde-toi de toucher le personnage ! ». Le français correct est beaucoup plus incisif que la phrase nominale latine, qui peut prêter à équivoque[1]. D'autre part « ce type de Cléanthe » méritait d'être placé entre guillemets puisque il figure

1. J.-P. Cèbe traduit ici, à peu près, comme l'avait fait L. Deschamps, 1976, II, p. 64. Celle-ci justifie sa traduction en expliquant (II, 411) que cette phrase ne contiendrait que des nominatifs. Ce n'est pas une raison pour leur refuser des fonctions différentes. La difficulté, qui induit en erreur, tient à la place finale de l'être de référence : *hominem*.

en grec dans le texte. Enfin *aecus uel ad aedilicium modium* méritait mieux que « (seul) juste même selon la mesure de l'édile ». S'il est vrai que ce trait représente une parenthèse bouffonne dans le portrait du sage stoïcien, il fallait le faire sentir mieux (par exemple « seul, il est juste — même pour le contrôle municipal des poids et des mesures — »). Pour *Men.*, 240, on pourrait, me semble-t-il, préférer à celle de J.-P. Cèbe l'interprétation (p. 1088 et 1116 sq.) de P. Boyancé et de B. Cardauns (p. 1118).

Le commentaire est, nous l'avons dit, d'une estimable richesse ; il rendra de grands services. On appréciera par exemple, pour *Men.*, 255, l'excellente explication de *pedem in focum non imponere* (p. 1183). Le risque, que J.-P. Cèbe n'évite pas toujours, est celui de la démesure. Il est parfois saisi d'une sorte de vertige culturel : ainsi p. 1134 et n. 17, à propos du cynisme, défilent Swift, Pope, Dostoïevsky. Comme dans tel des volumes précédents, Varron est prié de s'allonger sur le canapé du psychanalyste ; et apparaissent alors « son moi social », ses « tendances schizoïdes » (p. 1133), son être « diurne » (1188). J.-P. Cèbe ne semble pas mesurer la fragilité des développements inspirés de G. Durand, comme p. 1211 : « (L'ascétisme) invitant à mater le corps, pour échapper à la culpabilité qui ne peut être que charnelle, est la manifestation rationalisée du refus de la temporalité et de la mort... qui donne naissance à des archétypes (au sens jungien du mot) tels que le chaos, le cheval solaire ou aquatique, le loup, l'ogre ou l'eau noire » (sans oublier le « mortifère » *regressus ad uterum*). Il y a certes des vérités fondamentales, incontestables, dans la psychologie néo-freudienne. Mais dispose-t-on, dans le cas de Varron, de matériaux suffisamment riches pour établir une sorte de diagnostic? La répétition d'idées sous leur forme la plus générale n'est-elle pas au contraire l'indice que les données de base font défaut?

On aimera mieux J.-P. Cèbe quand il se montre attentif au style de Varron (souci constant et heureux de relever traits d'archaïsme, de vulgarité, de recherche...) aux faits de civilisation qu'il éclaire — et qui éclairent son texte. Ainsi il réussit bien à convaincre, contre beaucoup d'autres exégètes, que *Marcipor*, la plus importante des *Ménippées* de ce volume, est bâtie autour d'un entretien avec des astrologues.

Au total, ce volume 7 des *Men.* mérite une grande estime par l'ampleur du travail qui y a été investi et par les améliorations réelles qu'il apporte à une œuvre difficile. Ce long mûrissement aboutit à nous restituer, plus nette, la figure du citoyen, de l'écrivain et du savant de premier rang que fut Varron.

Guy Serbat.

P. Papinius Statius, *Silvae*, *Book II*, a commentary by H. J. van Dam (*Mnemosyne*, Suppl. LXXXII) : Leyde, E. J. Brill, 1984, 539 pages.

L'orientation de ce commentaire est précisée au dos du livre : « Emphasis is here placed on interpretation and moreover chiefly on the literary and stylistic aspects of the poems ».

En ce qui concerne le premier point, l'exégèse du texte, l'ouvrage se recommande par des qualités de sérieux et de rigueur dont les auteurs d'autres travaux récents sur les *Silves* ne font pas toujours preuve au même degré.

Les quelques pages, enrichies de notes fournies, que l'auteur consacre aux problèmes généraux posés par Stace et les *Silves* (1-21), constituent un excellent bilan d'un siècle de recherche : qu'il s'agisse de la date de la *repulsa Capitolina* (90 ou 94?) ou de celle de la rédaction de *Silv.*, V, 3, des rapports entre poésie et rhétorique ou de l'emploi du terme de « maniérisme », Van Dam, dominant une bibliographie considérable (recensée p. 509-528), expose clairement les divers points de vue et prend position avec clarté et bon sens. Les remarques sur ce qu'il appelle, en allemand, *Schwebesituationen* apparaissent d'une orientation nouvelle, malgré ce qu'elles doivent à H. Cancik, et mettent bien en lumière un des traits les plus originaux de l'art de Stace. Le texte (p. 27-47) se différencie sur quelque cinquante-cinq points de l'édition Marastoni (liste des divergences, p. 25-26), et comporte quatre conjectures nouvelles. Pas d'apparat critique, mais tous les problèmes sont abondamment examinés dans le commentaire (p. 51-506). Outre les remarques de détail, destinées à établir ou à éclairer le texte, celui-ci comporte, pour chaque poème, une bibliographie et une série d'études particulières (genre, composition, dédicataire). On a parfois la surprise de voir l'austérité du travail relevée par une remarque qui montre que le jugement de l'auteur ne s'arrête pas à Stace : ainsi pouvons-nous connaître, p. 417, son appréciation sur l'édition Teubner des *Silves*.

L'effort pour s'intéresser aux « aspects stylistiques et littéraires des poèmes » nous paraît beaucoup moins heureux. Quoi qu'on pense de l'idée d'une stylistique mathématique évoquée p. 19, n. 73 (nous n'en pensons aucun bien), l'émiettement du commentaire entraîne un véritable aplatissement de l'œuvre. Stace, poète préféré de Malherbe, est sans doute, après Horace, le plus grand artiste du mot dans la poésie latine, celui qui sait le mieux, par l'art de l'allusion et de la *iunctura*, lui faire jeter tous ses feux. « On a tenté de distinguer ce qui est conventionnel et ce qui est neuf dans l'usage, par Stace, des idées, thèmes et *topoi* » (p. 12). Tâche inépuisable, et par rapport à laquelle ce commentaire apparaît d'une brièveté dérisoire ! Ainsi, dans sa description de la villa de Polliux Félix, Stace oppose, en des vers qui sont peut-être les plus beaux des *Silves*, un lever et un coucher de soleil (II, 2, 45-49). Éléments peu intéressants, selon Van Dam, « puisque la description de ces phénomènes fait partie de la tradition épique » ; seul intérêt, « la manière ingénieuse (*the pointed way*) dont Stace décrit le crépuscule » (p. 223-224). L'expression peignant le lever du soleil, *tenerum Phoebi iubar* est-elle si banale? Mais *tener* ne signifie pas seulement « when it has just begun ». Visuellement l'épithète évoque heureusement les nuances délicates et lumineuses du ciel, par opposition aux ombres du crépuscule décrites ensuite. Moralement, en face de l'épuisement du soir (*cadentem, exactam lucem, iam fessa dies*), toutes les images de jeunesse, de pureté, d'espoir liées traditionnellement à l'aube sont là, donnant vie et émotion au tableau. La philosophie n'est pas absente non plus : Pollius Félix est un épicurien, et les épicuriens se demandaient, non sans bon sens, si, de même que les feuilles à chaque printemps, ce n'était pas un soleil tout neuf qui naissait chaque matin, ce soleil enfant, *tener*, qu'évoque Stace (Lucr., V, 660-679)... Le poète, comme l'orateur, vise non seulement à *docere*, mais à *delectare* et

à *mouere*. Un commentaire comme celui-ci ne cherche guère au-delà de l'aspect « informatif ». Il peut nous faire comprendre ce que dit Stace sur l'aspect de la villa et du paysage environnant, non sur leur charme. Pour l'ensemble du livre, il ne fait guère ressentir le pathétique des poèmes qui l'encadrent (II, 1, et II, 7), le ravissement de la pure beauté dans II, 2, et le retour progressif vers l'émotion dans les poèmes suivants.

Il nous a paru qu'il fallait marquer les limites d'un tel travail. Dans ces limites, nous l'avons dit, ses mérites sont grands, On regrettera d'autant plus deux lacunes. Pour mener jusqu'au bout cette tâche de clarification, l'engagement qu'implique une traduction était indispensable. Il demeure toujours des éléments non expliqués sur lesquels on aimerait bien connaître l'avis de l'auteur. La question de la cohérence se pose aussi plus nettement : ainsi *funera*, II, 1, 158, ne peut signifier, nous est-il dit, que « corpse » ; une traduction fait immédiatement sentir que, dans un poème de consolation, une allusion aussi directe au cadavre du défunt choque — et que l'interprétation fait au moins difficulté. On regrette d'autre part que l'index (p. 529-539) soit presque purement analytique (mots latins expliqués, noms propres...). Qu'on pense aux index de Norden, dans son commentaire d'*Énéide*, VI, pour comprendre les services que peut rendre cet effort de synthèse, faute duquel le livre de Van Dam, qui a demandé un travail considérable et que recommandent d'éminentes qualités, risque de ne servir, en dehors de son introduction, qu'à des consultations épisodiques et ponctuelles.

Fernand Delarue.

Palladius, *Liber primus. Tradición manuscrita y edición critica*, por A. M. Moure Casas : Madrid, Editorial de la Universidad Complutense, 1980, 831 pages.

Comparée aux précédentes éditions de l'*Opus agriculturae*, dont les plus récentes sont celles de R. H. Rodgers (coll. Teubner, 1975) et, pour les livres I-II, de R. Martin (coll. Budé, 1976), cette nouvelle édition du livre I, reproduction d'une thèse soutenue en 1977, offre la particularité de comporter un apparat critique enregistrant les leçons de cinquante-cinq manuscrits (contre une dizaine seulement chez Rodgers et Martin). Quoique sans incidence notable sur l'établissement du texte — les manuscrits de base demeurent ceux qu'ont utilisés les deux derniers éditeurs — la collation de nouveaux témoins a permis à A. M. Moure Casas d'apporter des précisions sur la transmission du traité de Palladius entre le IX^e^ et le XV^e^ siècle, et de rectifier, le cas échéant, le stemma dressé par Rodgers. La principale divergence entre les deux savants concerne l'*Ambrosianus C 212 inf.*, que M^me^ Moure Casas refuse de considérer comme le représentant unique d'une famille indépendante de celle à laquelle appartiennent tous les autres manuscrits des livres I-XIII.

Depuis le début du siècle, notre connaissance de la langue de Palladius a singulièrement progressé grâce aux travaux de Schmalz, de Widstrand et surtout de Svennung, ce qui a conduit les éditeurs modernes à se montrer beaucoup plus respectueux des données manuscrites que leurs prédécesseurs

et à éviter les corrections arbitraires. A cet égard, l'érudite espagnole aurait tendance à être encore plus conservatrice que MARTIN (dont, soit dit en passant, il est dommage qu'elle n'ait pu consulter à temps l'édition) et même RODGERS. Ses choix me paraissent souvent justifiés, par exemple 1, 1 *eloquentiae rhetores* (mais pourquoi la graphie *rhethores*?) ; 2, 1 et 4, 2 maintien de *est* et de *sunt* supprimés par RODGERS ; 5, 3 *fictili uase* (sans l'addition de *in* due à WINTERBOTTOM) ; 6, 14 *si ex se aruerint* (à la place de *si exaruerint*) c'est-à-dire « s'ils se dessèchent d'eux-mêmes, si on les laisse se dessécher (au lieu de les couper encore verts) » ; 13, 2, *induemus* et 37, 7 *induta* ; 42, 3 *tubulatas*, dont Mme MOURE CASAS a raison de dire p. 819 que c'est plutôt un *locus nondum explicatus*[1] qu'un *locus corruptus* comme l'admettent RODGERS, qui se résigne à la *crux desperationis*, et MARTIN, qui accueille de façon bien imprudente la correction *tribulatas*[2]. En revanche, je refuse de la suivre pour 5, 5 *utilis semper et aequata mediocritas*, traduit p. 766 « un término medio, siempre provechoso y equilibrado » (je crois difficile de mettre sur le même plan *utilis* et *aequata*, et serais tenté de lire *semper exaequata*, proposé timidement par RODGERS, *An introduction to Palladius*, p. 77) ; 10, 2 [*et*] *celeri* (mieux vaut corriger, avec WINTERBOTTOM et MARTIN, *et* en *ex*) ; 13, 2 *pumica* (interprété p. 793 et suiv. comme un substantif employé comme adjectif) ; 16 *cum si fons desit*, que le nouvel éditeur rattache à ce qui précède (mais RODGERS, *An introduction...*, p. 85, a indiqué qu'avec ces mots commence le chapitre *De cisternis*, d'où ma suggestion *quod si*, au sujet de laquelle je renvoie à *R. É. L.*, 55, 1977, p. 453) ; 38, 2 *post triduum* ; 41, 1 *fusura* (*balnearum*), expliqué comme un ablatif se rattachant à ce qui précède et traduit p. 816 « (se hay abundancia de agua) en la instalación de los baños » (mais ni la construction ni le sens ne vont de soi) ; 15 *grano* (malgré SVENNUNG, je persiste à croire que la bonne leçon est *granio* ou *graneo*, comme chez Faventinus 22, source de Palladius) ; 20 *nata* ; 29, 4 *triticei* (lire *triticea* !) ; 30, 2 *kalendis Martii* ; 30, 4 *eorum* (en faveur de *edorum* = (*h*)*aedorum*, cf. R. MARTIN, *R. Ph.*, 104, 1978, p. 18) ; 35, 5 *statum* (cf. MARTIN, *art. cit.*, p. 19-20) ; 37, 8 *uitentur* ; 40, 1 *calidarum* (quoique partisan de cette leçon qui est celle des manuscrits, WIDSTRAND envisageait la possibilité d'écrire *calida*⟨*ria*⟩*rum*, qui semble s'imposer). Je n'ai relevé qu'une conjecture personnelle : 10, 2 *aut lito*⟨*s*⟩ *recolligetur* (*litore colligetur* codd.). Malheureusement cette correction est absolument indéfendable, *litore* étant garanti par Faventinus, 8, dont Palladius s'inspire ici.

1. On ne peut pas passer sous silence l'explication avancée par SCHMITT dans son éd. de 1876 (il est fâcheux que le commentaire *ad loc.* de MARTIN ne la mentionne pas) : « ... *at mihi uidetur haec* falcicula tubulata *tota ex ferro facta et ob eam rem ipsam instructa fuisse manubrio ferreo, cui forma tubuli erat, ut falx cauitate manubrii et leuis esset et bene prehendi ac teneri posset* » (p. 53).

2. *Tribulatus* n'est attesté dans aucun texte, et RODGERS a même supposé, non sans raison selon moi, qu'il s'agissait plutôt d'une erreur de lecture de l'*ed. princeps* que d'une correction délibérée. La discussion de K. D. WHITE, *Agricultural implements in the Roman world*, Cambridge, 1967, p. 90-91, est viciée à la base par une erreur de l'auteur, qui prend *tubulatas* pour une simple variante, alors que c'est en réalité la leçon des meilleurs manuscrits. En fait, le *tribulum* (de *tero* « écraser ») est un instrument servant à dépiquer les céréales (cf. WHITE, *op. cit.*, p. 152 et suiv.), et l'on voit mal comment une faucille pourrait être qualifiée de *tribulata*. L'absence de documents archéologiques n'étant évidemment pas un argument contre *tubulatas*, mieux vaut reconnaître notre ignorance que de tomber dans l'arbitraire. C'est pourquoi je ne comprends pas l'obstination de MARTIN à défendre le texte de l'édition *princeps* (cf. *R. Ph.*, 104, 1978, p. 23).

Les réserves qui précèdent n'enlèvent rien au mérite de cette édition, dont l'apparat permettra de contrôler celui des éditions précédentes[1].

Pierre-Paul CORSETTI.

Historia Apollonii Regis Tyri, Prolegomena, Text, edition of the two principal latin recensions, bibliography, *indices* and *appendices*, par G. A. A. KORTEKAAS, : Groningen, 1984, 470 pages.

En 1899, E. KLEBS avait publié le grand livre sur la question, puis la parole fut laissée aux historiens de l'économie (moi-même, je fus tiré de mon ignorance par une note en rez-de-chaussée de G. MICKWITZ) ; à nouveau cependant éclôt un regain d'intérêt dans le monde philologique : après D. E. PERRY, B. P. REARDON, voici que simultanément paraissent deux éditions, l'une dans la collection de R. MERKELBACH et celle-ci, un magnifique monument de critique textuelle.

Il est curieux que les latinistes français se soient si peu occupés d'une œuvre attachante au moins à deux titres : avec le dossier d'Alexandre et quelques autres épaves, derniers avatars de traditions immémoriales, il nous livre ce que fut un roman du Bas-Empire. De plus, et bien mieux que les *Recognitiones* du Pseudo-Clément, il offre, jusqu'à la caricature, tous les ingrédients de ce que nous croyons être un conte populaire : l'inceste de Peau d'âne, l'assassin sensible de Blanche Neige, le manteau coupé en deux du bon saint Martin, l'idylle du naufragé et de la fille du Roi comme dans l'*Odyssée*, la pucelle mourant d'amour de Grimm ou de Molière, sans compter les rapts de pirates, les charades, la maison close, les multiples reconnaissances et leurs discours répétitifs. La recette, bref, devait être excellente puisque tout le Moyen Age, en transcriptions savantes ou vernaculaires, s'en nourrit à satiété, nouvel exemple de ces productions mineures de l'Antiquité tardive, dont, faute de perspective historique, on méconnaît souvent l'immense *Fortleben*.

L'auteur annonce un second tome qui exploitera la matière littéraire et les *realia* du roman. Aujourd'hui, après avoir fait le tour de l'ensemble des manuscrits et les avoir soumis à l'analyse du linguiste, il s'en tient à la solution d'un problème spécifique de codicologie : l'Histoire d'Apollonius nous étant parvenue sous deux versions différentes RA et RB, quels sont les rapports à supposer entre celles-ci, leurs dates respectives et, secondairement, la dépendance à l'égard d'un original grec?

En fait, ce qui marque la classe RB en fonction de RA est un effort pour améliorer la langue, le style et le contenu. Mais dans chacune des deux séries se manifestent des variations avec une évolution du vulgaire vers le classique. Les témoins les plus anciens, vraisemblablement d'origine anglaise, se situeraient dans la France du Nord mérovingienne, les corrections étant alors liées à la Renaissance carolingienne.

Le cadre général ainsi posé, il devient évident que l'*Historia* se révèle

1. Je me permets de signaler qu'à 39, 5, M^me^ MOURE CASAS a oublié d'indiquer que *DPKJLGS* écrivent *huic* au lieu de *hinc*, qui constitue la bonne leçon et figure dans *M*.

un précieux jalon dans la transformation du latin. Les manuscrits n'offrent qu'un *terminus a quo* mais le texte lui-même, par les critères externes et internes, remonte beaucoup plus avant. Les énigmes de Symphosius ne sont pas vraiment utilisables car, d'une part, ce poète est mal daté entre le IIIe (?) et le Ve siècle, d'autre part, il était aisé de glisser des tercets par interpolation. En revanche, les témoignages de Venance Fortunat et du *De Dubiis Nominibus* nous replacent au moins dans la seconde moitié du VIe siècle. Disons d'abord un mot de RA : outre une syntaxe estropiée, ce qui s'impose est dans le vocabulaire une couleur chrétienne qui recueille les échos des diverses traductions de la Bible (en particulier pour le livre de Tobie) ainsi que de l'hagiographie italienne des Ve et VIe siècles. Par ailleurs, RA a trop d'incohérences pour n'être pas un résumé. En ce cas, pourquoi ne serait-elle pas traduite d'un épitomé, peut-être à Rome, à l'époque ostrogothique? Recommandons aux lecteurs ces pages 108 à 113 : elles présentent, avec un graffito à demi déchiffré, d'éventuels parallèles à des expressions comme *nodum uirginitatis eripuit* et surtout *pater... profectus est, habet annos XIIII.*

Passons maintenant à RB : révision érudite et normalisatrice de RA, elle aussi serait assignable à un chrétien, elle aussi, une adaptation du grec, sans doute d'après un modèle moins simplifié, elle aussi, une rédaction plutôt italienne, à la jointure des Ve et VIe siècles. Il en résulte que pour l'auteur il n'existe pas de phase latine avant les contemporains de Cassiodore. L'original, insérable entre Xénophon d'Éphèse et Héliodore, daterait de Caracalla ou d'Elagabal. Rhétorique et moralisant mais foncièrement païen — la christianisation n'apparaîtra que dans les condensés tardifs — il mêlerait aux thèmes de l'amour et des voyages bien des traits empruntés à l'épopée, au drame, à la comédie, non sans introduire les fils conducteurs des influences astrales et des aléas de la politique séleucide.

Klebs était d'un autre avis : il croyait en un roman directement écrit en latin au IIIe siècle ; à une mouture du Ve siècle seraient dus les éléments chrétiens communs à RA et RB. Le principal de ses arguments était d'ordre numismatique. Dans une communication à un colloque sur les dévaluations, à Gdansk, en 1978, j'ai non sans preuves adopté l'essentiel de ce point de vue. Sans entrer davantage dans une discussion technique, je vois mal en effet, comment un traducteur des années 500 serait allé rechercher une terminologie qui, complètement oubliée de son temps, convenait au contraire aux faits occidentaux, au minimum deux siècles auparavant.

Je préfère donc réserver mon opinion sur cette partie de la reconstruction. Comme G. Kortekaas, je crois à un *terminus a quo* de c. 220 et j'accepte les remaniements et les abrégés christianisés. Mais admettre que l'Ouest n'ait pas connu une *uersio plenior* me paraît fermer trop vite le débat. Je sais bien que Julius Valère et *a fortiori* Rufin n'œuvrent que beaucoup plus tard, faut-il cependant en déduire que les générations antérieures, quand elles se sentaient l'âme romanesque, devaient toujours s'adresser aux écrivains de la *Pars Orientis*? Devons-nous renoncer à postuler quelque émule d'Apulée?

Jean-Pierre Callu.

Verecundi Iuncensis carmen de paenitentia, Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di M. G. Bianco (Collana di studi e testi KOINÔNIA, X) : Napoli, D'Auria, 1984, 130 pages, dont un « index des particularités linguistiques et choses notables ».

Après la fine étude de C. Magazzu sur la technique exégétique de Verecundus de Junca, voici une bonne édition, minutieuse, prudente et neuve du poème pénitentiel, parfois si difficile en son *stilus scholasticus* raffiné, qui nous a été transmis de cet Africain du vi^e^ siècle. Non seulement elle fait progresser notre intelligence du poète et du poème, des composantes antiques, bibliques et proprement chrétiennes de cette création littéraire originale, des singularités de sa langue et de sa métrique ; mais sur la base des deux principaux manuscrits de Douai et Tolède, et d'une étude plus approfondie des copies modernes (xvi^e^ et xvii^e^ siècles) du *Toletanus* du x^e^ (maintenant *Matrit.* 10.029), elle marque des progrès critiques sur l'édition donnée au *C. C.* en 1976 par R. Demeulenaere — qui ne s'était appuyé que sur l'édition Kullendorff de 1943. M. G. Bianco a revu de près tous les manuscrits et tenté avec mesure de ne faire confiance qu'aux deux témoins anciens, sans se lier par une préférence sans souplesse pour l'un d'eux. Le souci d'explorer la longue filière thématique et formelle qui aboutit à la riche culture du poète, et de percevoir ainsi le relief de son originalité, amène M. G. Bianco à prendre grand souci de reconstituer autour de ces 212 hexamètres le paysage — actuellement en vogue (voir les travaux parus ou en préparation sur Dracontius, Corippus, etc.) — de la poésie africaine la plus tardive (v^e^ et vi^e^ siècles).

On le voit dès les précisions biographiques conquises d'emblée par une méticuleuse critique comparée des témoignages sur Verecundus et ses contemporains (Corippus en particulier, et aussi le mystérieux *Carmen ad Flauium Felicem*), avec lesquels l'édition relève, dans le cours du poème, des échos assez nombreux pour être convaincants. Il apparaît entre tous ces auteurs « des affinités de formation culturelle, et d'idéal éthique et religieux » ; mais aussi de langue, de lexique, voire d'anomalies prosodiques précises. Tout cela est mis en valeur dès une introduction substantielle et serrée. Vient la mise en place de la pièce dans la « littérature pénitentielle des v^e^ et vi^e^ siècles », y compris Isidore, qui a connu le poème, et doit l'avoir assez abondamment utilisé dans ses *Synonyma* en prose — puisque le sous-titre de ceux-ci pourrait non moins définir le contenu de notre poème : *lamentatio animae peccatricis.*

Dans cette mise en place, on regrette que ne soient pas indiquées assez nettement les deux grandes sources qui sont à l'origine de cette littérature pénitentielle : les *Psaumes* de pénitence, et les *Confessions* de saint Augustin : on aurait en effet mieux compris, à partir de ces deux sources, confession des péchés et confession de louange, telles qu'elles apparaissent effectivement liées dans le *Carmen* de Verecundus. On aurait ainsi mieux vu, également, comment ce type de poésie est celui d'un exercice spirituel, apparenté comme tel aux projets poétiques de Paulin de Nole et de Prudence. Ce qui pose la question des destinataires et de la fonction pratique du *Carmen* : ceux que la *Règle* d'Augustin avait joliment appelés « les amants de la vraie sagesse » — les

chrétiens épris de la vie de perfection, qu'ils aient été moines, clercs ou laïcs. En l'occurrence, c'est peut-être surtout à ces derniers qu'il faut songer : les *mousikoi andrés* consacrés à la prière, et susceptibles de s'y « entraîner » avec toute leur culture, en lisant les vers du poème. La fin de l'introduction consacre quelques pages démonstratives aux analogies de forme et de pensée entre ces vers et l'œuvre en prose du même auteur, avant de présenter les témoins manuscrits et les problèmes critiques, avec beaucoup de clarté et de pertinence. On aurait pu souhaiter que, dans cette excellente présentation de l'œuvre, l'accent eût été mis plus nettement sur l'exercice de la componction, comme type particulier d'exercice spirituel : *contritis* et *conpuncto* sont aux vers 3 et 4 du poème, où on les retrouvera ensuite, eux ou leurs équivalents.

Avec son double apparat (sources et parallèles, app. critique), le texte, où l'éditeur a « évité les conjectures normalisatrices », mais « s'est soumis à la normalisation (ortho)graphique habituelle », est toujours lisible, mais reste le plus possible fidèle aux leçons des deux témoins manuscrits. Les points critiques font l'objet de notes détaillées du commentaire, parfois un peu profus. Je lirais volontiers au v. 10 la forme corrigée *tabem*, parallèle au singulier *cruoris* qui précède, et aisément explicable à partir de la leçon des manuscrits *tabes*, dont le pluriel obscurcit l'énoncé ; de même, au v. 50, la correction *tingere*, plus aisé, près de *fluentis*, que *fingere*. V. 64 : pas de virgule après *umquam*, le vers suivant présentant une relative ayant pour antécédent (sous-entendu) *eos*, objet de *despicis umquam*. V. 90 : *nulla* de *D*, préférable à *nullo* donné par *A* (qui rend la construction plus obscure). V. 98 (le plus corrompu) : la leçon *destituatque* devait être entre croix, puisqu'elle rend le vers inscandable : oserai-je à mon tour risquer la conjecture *restituat faustum* (au lieu de *destituatque infaustum* des manuscrits) ; on aurait alors asyndète de forte opposition au vers précédent 97 (parallélisme antithétique, de type psalmique). Au v. 172, *cadent* éd. avec les manuscrits, mais... traduit au présent comme si on avait choisi *cadunt*, correction (refusée dans l'apparat) des éditeurs Pitra et Demeulenaere.

Traduction soignée, voire souvent serrée avec justesse. Mais les métaphores y sont souvent éliminées au profit des mots conceptuels correspondants. Peu de flottement de sens : *merere* perd son sens chrétien d' « obtenir la grâce de », aux v. 9 et 140. L'entrelacs (figure fréquente dans le poème) n'a pas été bien vu au v. 108 (soulignons l'abl. abs. à mettre à part) « abdita qui *nullo* te clam *cernente* tueris » = « Toi qui regardes ce qui a été caché à ton insu sans que personne l'aperçoive » (Dieu voyant seul ce que les pécheurs ont cru cacher à tous les hommes). Une note aurait dû préciser que les vers 77 à 84 développent l'image spirituelle de la flamme de l'Esprit d'amour : la « llama de amor viva » de Jean de la Croix. Faute de cette indication, on comprend mal cet ensemble, et particulièrement le v. 79 dont le sens, peu évident, aurait dû être expliqué. Quelques faux-sens ; un exemple final : *resoluto corpore* ; il ne s'agit pas d'un corps « indebolito », mais détendu (*steso*, ou *ollentato*). Au v. 86, le souvenir d'*Aen.*, 2, 297, est certain, mais il faut d'autant moins affaiblir la double image d'*adytis penetralibus* : « dall' intimo del cuore » glose et aplatit — mais ne traduit pas — la métaphore.

Le commentaire s'efforce, avec une érudition réfléchie, de démêler

le sens à travers l'écheveau des thèmes et des formes, antiques et bibliques. D'utiles « chapeaux » (un peu longs) introduisent les différentes séquences. Beaucoup de textes parallèles ou sources, intéressants, mais parfois trop longs ou trop nombreux. Notes techniques de prosodie très précises, un peu amples ; notes stylistiques (effets phoniques surtout) pas toujours convaincantes ni utiles. On aurait préféré que certaines images — ou tableaux — fussent éclaircis : ainsi « les ronces du péché » (v. 54) synonymes des « épines du péché » fréquentes dans l'Écriture (beaucoup de métaphores bibliques sont ainsi légèrement déplacées dans le poème par la synonymie). Et la posture tragique de la désolation (v. 29-30) aurait mérité une note aussi. Rien non plus sur le v. 70 (*neue malum in nostro mortali corpore regnet* : le dépouillement plus systématique d'une concordance de la *Vulgate* aurait suffi pour y retrouver directement *Rom.*, 6, 12 : *non ergo regnet peccatum in nostro corpore.*

Ces critiques voudraient être à la mesure d'une édition de haute qualité, dont l'érudition ample, sûre, intelligente rend à la fois riche et attachante la lecture du poème. On ne pourra plus expliquer ce long « *Psaume* pénitentiel » en vers épiques sans se référer d'abord à ce beau travail. Et si cet abondant commentaire n'a pas tout dit, il n'en a pas moins apporté bien des observations neuves sur les singularités de forme de cet sorte d'archétype d'un genre littéraire, qui se développera en vers et en prose, tout particulièrement par la médiation de l'Espagne visigothique. L' « école de Naples », groupée autour de la revue vivante *Koinônia*, montre par ce livre la qualité de ses étudiants aussi bien que de ses maîtres.

Jacques FONTAINE.

M. STERN, *Greek and Latin Authors on Jews and Judaism*, Edited with Introductions, Translations and Commentary, volume Three, Appendixes and Indexes : Jérusalem, The Israel Academy of Sciences and Humanities, 1984, XIV-160 pages.

Voici achevé cet admirable recueil des textes grecs et latins concernant les juifs et le judaïsme. Après les deux forts volumes parus en 1974 et 1980, contenant 555 textes — parfois fort longs — d'Hérodote à Simplicius, le présent volume apporte à la fois des compléments, une liste d'addenda et corrigenda, enfin les indispensables index qui rendent commodément utilisable ce notable recueil.

Les seize textes additionnels vont d'un fragment de poème d'Alcée conservé sur un minuscule morceau de papyrus — où sont nommés et Babylone et Ascalon — jusqu'à des scolies d'Aristophane et de Platon. On relève quelques textes latins. Une discussion sur le titre *Appella* d'une comédie perdue de Naevius, dont le grammairien Priscien a conservé deux vers ; mais en dépit du fameur « Iudaeus Apella » d'Horace (*S.*, I, 5, 100), rien de fait, ni dans le titre ni dans les deux vers, n'autorise à penser qu'il puisse s'y être agi des juifs. Très indirect est le témoignage des relations d'amitié de Pline le Jeune avec un certain Falco, quatre fois nommé dans sa correspondance, à un moment où effectivement il devait être (entre 105 et 107) gouverneur de la Judée. Peu de chose aussi dans l'allusion de Lactance (*Inst.*, 5, 3, 4) aux calomnies d'Hiéroclès contre Jésus chef d'une bande de brigands. La *Cosmo-*

graphie d'Honorius cite bien la Mer d'asphalte ou Mer Morte, mais elle prend le Jourdain (*Iordanes*) pour un *oppidum* — avec l'excuse que bien des villes antiques ont eu le même nom qu'une rivière. Quant au grammairien Charisius, il cite le nom d'Abraham comme « monoptote »; et M. Stern en profite pour donner un petit dossier de toutes les citations de noms hébraïques chez les grammairiens latins. Le plus pittoresque de ces quelques textes n'est pas latin : c'est la lettre où Synésius raconte son odyssée d'Alexandrie à Cyrène, à bord d'un méchant bateau servi par un équipage juif dont le capitaine abandonne les gouvernails pour faire ses dévotions pendant toute la durée du sabbat...

La seconde partie du fascicule présente des index de toutes les sources, littéraires classiques, puis bibliques et juives, citées dans les précédents volumes, y compris les appendices et les quelques textes juridiques ajoutés dans ce tome 3, et quelques papyrus et inscriptions. Vient enfin un *index rerum* sélectif, comprenant surtout des noms propres, mais parfois des rubriques détaillées : ainsi, par exemple, pour christianisme, Jérusalem, juifs, Rome, Temple) : l'ensemble comporte plus de 50 pages à 2 colonnes en petit corps. Trois pages d'index sélectif de mots et d'expressions grecs terminent l'ouvrage.

Cette grande œuvre représente un effort d'érudition peu commun sur une matière extrêmement éparse. Sa valeur ne réside pas simplement dans la commodité d'avoir rassemblé sur un millénaire des textes souvent rares et toujours dispersés. Elle est aussi dans la sûreté des traductions et des analyses d'authenticité accompagnées de rapprochements documentaires, de discussions poussées, d'une bibliographie internationale de grande qualité. L'excellente typographie est particulièrement sensible dans ces index en petit corps, où l'utilisation des caractères gras détache avec netteté les différents types de références. Il faut enfin remercier M. Stern d'avoir publié ce beau travail dans une langue véhiculaire qui lui assurera une audience fort méritée.

Jacques Fontaine.

B. Bischoff, *Anecdota novissima. Texte des vierten bis sechzehnten Jahrhunderts* (Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, 7) : Stuttgart, Anton Hiersemann, 1984, in-8°, xii-292 pages, 5 planches.

Du maître incontesté de la paléographie médiévale, on attendait beaucoup. Et l'on n'est pas déçu, car ce nouveau recueil, qui complète les trois tomes déjà parus de *Mittelalterliche Studien*, révèle une série exceptionnelle de textes inédits. Quarante-deux *anecdota*, recueillis depuis des décennies dans de nombreuses bibliothèques européennes et s'échelonnant du IVe au XVIe siècle, sont ici présentés de façon aussi concise qu'érudite. La plupart des pièces sont en latin, mais on relève également deux fragments très anciens en provençal et en français (p. 261-268), une *ars memorativa* en allemand (p. 204-211), et plusieurs textes bilingues où le latin est associé à l'hébreu, au grec, à l'arménien ou au gothique. La variété des genres n'est pas moins remarquable : lettres, sermons et épitaphes, visions, prières et

parodies, annales, proverbes, énigmes et glossaires, sans oublier une douzaine d'opuscules scientifiques et techniques.

Par leur ampleur et leur intérêt, cinq œuvres me semblent l'emporter sur toutes les autres. La première est une lettre adressée par Anne, le grand-prêtre, au philosophe Sénèque (p. 1-9) : cet apocryphe, qui remonte au IVe siècle est un document unique sur le prosélytisme juif dans l'Occident latin, mais le texte, transmis par un seul manuscrit carolingien (Köln, Erzbischöfl. Bibl., 17), en est malheureusement très corrompu. Le second ouvrage est une longue prophétie de la Sibylle *Theodola*, décrivant le paradis dans une langue pré-carolingienne et fort éloignée de la correction savante (p. 57-79). Vient ensuite une correspondance rédigée dans la région d'Orléans au cours des années 885-888, qui apporte quantité de renseignements nouveaux d'ordre historique et prosopographique (p. 123-135). Un sermon pascal, prononcé par Liudprand à la Cour impériale vers 958-961 (p. 20-34), donne au futur évêque de Crémone une stature de théologien que ne laissaient pas supposer ses œuvres historiques. Enfin une Vie de Mahomet, composée au XIIe siècle dans la région d'Antioche, est l'occasion d'une excellente mise au point sur les différentes traditions qui circulaient dans le monde latin à propos du fondateur de l'Islam (p. 106-122).

Les attributions comme les datations sont généralement prudentes et judicieuses. Le seul cas où je serais enclin à faire quelques réserves est celui des *Expositiones Berengarii* (p. 49-56), publiées d'après un témoin très mutilé de la deuxième moitié du XIe siècle (Regensburg, Bischöfl. Zentralbibl., s. n.). Le professeur Bischoff, trompé par les lacunes de son exemplaire, me semble avoir fondu deux pièces distinctes dans un ensemble unique. La seconde, qui commence à la ligne 121 est une *Expositio* du Pater, dont une phrase au moins (ligne 224 : *Temptatio fit tribus modis : suggestione, delectatione, consensu*) peut être mise en rapport avec l'enseignement d'Anselme de Laon (cf. O. Lottin, *Psychologie et morale aux XIIe et XIIIe siècles*, t. 5, Gembloux, 1959, p. 138, nº 218). Quant à la première, elle se lisait déjà, sous le titre de *Confessio de sancta trinitate*, parmi les œuvres d'un adversaire de Bérenger, le moine normand Guitmond d'Aversa (*P. L.*, 149, col. 1495-1499). Cette *Confessio*, qui s'est conservée in-extenso dans un certain nombre de témoins médiévaux : Berlin, Deutsche Staatsbibl., Phill. 1704 (Rose 59) ; London, Br. Libr., Roy. 5 F X et 5 F XII ; Paris, B. N., lat. 459 et 13413, y est dédiée à un personnage dont le nom commence par l'initiale R. (développée tantôt en *Rivvalo* et tantôt en *Robertus*). Seul un examen critique de la tradition permettrait de trancher la question d'attribution de façon décisive. Qu'il suffise ici de signaler que le manuscrit de Regensburg, dépourvu de dédicace et caractérisé par un saut du même au même (p. 52, entre les lignes 42 et 43), semble de piètre qualité sur le plan textuel. La mention de l'hérésiarque de Tours pourrait s'y expliquer par l'utilisation d'un modèle analogue à Berlin, Phill. 1704, dans lequel un opuscule explicitement attribué à Bérenger côtoie une transcription sans nom d'auteur de la *Confessio de sancta trinitate.*

Voici pour terminer quelques remarques de lecture. Les pages 12-17,

consacrées à deux fragments autographes de Rathier de Vérone, ont été reproduites (avec des coquilles) dans le *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis*, XLVI A, Turnholti, 1984, p. 286-290. A l'intérieur du second fragment, il convient d'ajouter aux sources repérées un emprunt littéral à Grégoire, *Moralia*, 26, 5, 5 (p. 16, lig. 24-25) et une allusion à Augustin, *Soliloquia*, 1, 11, 19 (*ibid.*, lig. 10-11 : *vitioque non exhausto sed consopito*), déjà cité par Rathier en *Praeloquia*, 6, 8. Dans le sermon de Liudprand, la comparaison entre la trinité et les propriétés du soleil (*ignis, calor, splendor*) paraît dériver, au moins en Occident, de Quodvultdeus, *Sermo de symbolo*, 2, 9 (*Corp. Christ., S. L.*, LX, p. 346) ; ce rapprochement, qui aurait mérité une note plus détaillée que celle de la p. 22, suscita par la suite d'assez vives critiques (cf. *P. L.*, 149, 1501-1502). P. 28, lig. 139-140 = *I Cor.*, 8, 6 ; p.31, lig. 268-269 = *Ps.*, 8, 3 (et non *Matth.*, 21, 16) ; p. 37, lig. 2-3 = *Ps.*, 18, 10. A la page 159, la correction (pour raison métrique) de *Ciricius* en *Ciricus* n'est pas satisfaisante, en dépit de l'argumentation développée à la page 156 ; l'auteur de cette *oratio pro itineris et navigii prosperitate* invoque aux vers 43-48 d'abord une série d'apôtres, puis des évangélistes, des papes (*Clemens et Gregorius*), un martyr (si l'on accepte la correction *Ciricus*) et deux confesseurs (*Martinus et Gregorius*). Il serait plus vraisemblable de rectifier *Ciricius* en *Bricius*, ce qui amène à rétablir au vers 48 les noms de trois confesseurs qui se sont succédé sur le siège épiscopal de Tours, l'un des pèlerinages les plus importants du haut Moyen Age. Enfin p. 87, ajouter à la liste des témoins du *De camara Christi* les feuillets de garde des XII^e^-XIII^e^ s., décrits par G. DURVILLE, *Catalogue de la bibliothèque du musée Thomas Dobrée* (Nantes, 1904), p. 54.

Le triple index final (des manuscrits cités, des noms et des matières, des termes commentés) permet un accès facile au trésor d'informations neuves révélé par ces quarante-deux *anecdota*.

François DOLBEAU.

Anonymi magistri artium (c. 1245-1250), *Lectura in librum de anima a quodam discipulo reportata* (Ms. Roma Naz. V. E. 828), éd. par Renatus A. GAUTHIER, o. p. (Spicilegium bonauenturianum, XXIV) : Grottaferrata Editiones Collegii S. Bonaventurae ad claras aquas, 1985, 520 pages.

Le présent ouvrage est la copie d'une *reportatio*, c'est-à-dire des notes de cours d'un étudiant. Il est intéressant pour saisir la méthode d'enseignement d'un maître ès arts qui, vers 1245-1250, commente Aristote pour des débutants : insistance sur l'enchaînement des idées, éclaircissements grammaticaux, recours à des exemples. Les interventions du maître sont notées dans leur spontanéité orale. Consciencieux, il revient sur des points qu'il a oublié de traiter, parfois même il s'excuse de ne pas comprendre certains passages. Ailleurs, c'est le reportateur lui-même qui note avec la cruauté de la jeunesse : *Aliam obiectionem non soluit magister, non propter hoc quod tradidisset obliuioni, quia bene fuit dictum ei quod eam solueret, set noluit.* Selon l'éditeur, l'importance doctrinale de ce texte ne saurait être évaluée tant que n'auront pas été publiés d'autres textes contemporains, également issus des facultés des arts. Il permet en tout cas de réhabiliter un type d'enseignement jugé naguère

puéril et grossier. Surtout, cette *lectura* corrige une idée reçue. Saint Thomas d'Aquin ne s'est pas trouvé devant un Aristote brut qu'il aurait eu à christianiser : les maîtres ès arts avaient préparé les voies. Sa tâche — une révolution — fut de restaurer, en vue de la réflexion théologique, un aristotélisme pur de tout éclectisme platonico-stoïcien.

Michel LEMOINE.

Histoire littéraire.

Guido BONELLI, *I motivi profondi della poesia lucreziana* (coll. « Latomus », n° 186) : Bruxelles, Latomus, 1984, 337 pages.

« Puissance créatrice de la nature et vision « totalisante » des choses », « illuminisme lucrétien », « crainte et nécessité de la mort », « catastrophe cosmique et univers infini », « fragilité de l'homme dans le monde », « phénoménologie religieuse », « vulnérabilité du vivant. Cruauté et instinct », « la peste à Athènes », « nostalgie primitiviste », ces titres successifs des neuf chapitres du livre de Guido BONELLI signalent à la fois l'ambition de la lecture proposée du *De rerum natura* et une certaine confusion, un certain désordre dans la présentation des résultats de cette critique qui veut interpréter *i motivi profondi* ou « le sentiment poétique » de Lucrèce à travers « une analyse esthético-stylistique ». La confusion tient en particulier à ce que l'auteur pense reconstituer la « personnalité artistique » du poète en analysant les sentiments et réflexions que lui inspire la poésie lucrétienne. On ne peut que souscrire à son idéal d'une « herméneutique qui respecte le caractère synthétique de la poésie, forme et fond », on accepte volontiers de réagir comme lui contre une critique rhétorique qui resterait purement formelle. Mais son propre essai manifeste-t-il la recherche d'une compréhension approfondie du *De rerum natura* avec ces développements qui veulent à toute force montrer la cohérence de Lucrèce et de son œuvre dans ce que G. BONELLI appelle la « négativité » (p. 291)? Le critique lui-même n'éprouve-t-il pas quelque peine à éliminer des éléments qui la contrarient : « Assurément est bien présente et marquée en Lucrèce une composante positiviste et scientiste qui tire ses origines de ce matérialisme même duquel procèdent le sens de la solitude humaine, la fuite de l'histoire, la nostalgie primitiviste. Mais ce positivisme se manifeste essentiellement comme engagement pédagogique dans un rapport didactique perpétuel avec l'interlocuteur en vue de dissiper les maux dont l'âme est oppressée : il est joué entièrement dans l'intimité de ce rapport interindividuel, court sur le plan psychologique et non sur le plan historique : la raison de Lucrèce n'est pas une raison historique, et le thème de l'émancipation « historique » du besoin pour l'homme lui demeure étranger : même en face des carences les plus dramatiques — carences de sécurité — dans la vie des premiers hommes, il ne réussit pas à donner une valeur au concept de progrès : mieux, dans le développement des techniques modernes il aperçoit — « écologistiquement » — de nouvelles et plus graves menaces pour le salut des hommes » (p. 292-293). Le lecteur peinera peut-être à suivre ! Il hésitera à reconnaître que « le pessimisme anthropologique lucrétien devient « dans le chant V » de métaphysique (caractère étranger de l'homme dans le monde, non-sens et douleur de l'existence) historique (doute vis-à-vis